

CHRONIQUES CAMUSIENNES

Bulletin de liaison de la Société des Études Camusiennes

N° 3 – Juin 2011

– Vie de la Société des Études Camusiennes	p. 2
– Activités camusiennes : à l'étranger, en France	p. 4
– Contributions	p. 10
– Parutions	p. 18
– Découvrir Camus autrement	p. 21
– Associations amies	p. 25
– Disparitions	p. 25
– Commandes	p. 27
– Formulaire de (ré)adhésion 2011	p. 28

Chers adhérents, chers amis,

Vous venez de recevoir le n° 2 de *Présence d'Albert Camus* ; et voici déjà un nouveau numéro de *Chroniques camusiennes* : les réseaux de la Société des Études Camusiennes, en France et à l'étranger, sont si actifs que nous recevons une masse d'informations, de témoignages ; nous voulons vous les diffuser sans tarder.

Vous aurez un n° 4 de *Chroniques* à l'automne ; à la place des trois Bulletins annuels de naguère, c'est donc une revue *et* trois « Bulletins de liaison » que vous aurez en 2011. Incitez ceux que vous rencontrez à acheter la revue ou à nous rejoindre en adhérant (voir le formulaire p. 28, à utiliser aussi vous-mêmes si vous n'avez pas encore payé la cotisation 2011).

Nous sommes très heureux de la vitalité de notre Société, conséquence de nos efforts de développement et de notre présence multiple lors du cinquantenaire de la mort de Camus, l'an dernier. D'ores et déjà, nous préparons un autre anniversaire : le centenaire de sa naissance, en 2013 ; nous serons au rendez-vous...

Je voudrais ici saluer nos amis japonais, frappés par la triple catastrophe qui s'est abattue sur le Japon en mars dernier. On ne compte aucune victime parmi les membres de la section japonaise de la SEC mais tous ont été profondément atteints. Je leur redis notre sympathie et notre solidarité ; je voudrais aussi témoigner de la manière très camusienne dont ils vivent ces « temps de catastrophe », faisant, tout simplement et le mieux possible, leur métier.

Mais c'est aussi le temps des « printemps » pleins d'espoir. Les amandiers fleurissent pendant les nuits d'hiver...

Agnès Spiquel
agnes@spiquel.net

Directeur de publication : Guy Basset, 21 rue du Faubourg Saint-Jean 45000 Orléans- revue@etudes-camusiennes.fr
ISSN 2110-1175

© *Chroniques camusiennes*, n° 3, juin 2011, reproduction possible après autorisation préalable

Vie de la Société des Études Camusiennes

Conseil d'Administration du 22 janvier 2011

[le compte rendu exhaustif de cette réunion est disponible sur simple demande]

- **Informations**

- la SEC a reçu du Centre National du Livre une subvention de 2000 euros, en légère augmentation par rapport à l'an dernier en raison des activités liées à l'anniversaire de 2010. Nous espérons que la prochaine subvention sera au moins égale à celle-là, en raison du développement de nos publications.
- les adhérents qui n'avaient pas payé leur cotisation depuis 2009 ont été, après un dernier rappel nominal, mis en veilleuse sur le fichier
- les Actes du colloque de la Catho de Paris (mars 2010) vont paraître en juin aux éditions du Cerf ; ceux du colloque de Buenos-Aires (août 2010), en espagnol, sont chez l'éditeur ; ceux du colloque d'Angers (novembre 2010) vont très certainement paraître à la fin de l'année aux Presses du Septentrion

- **Décisions**

- des adhésions croisées sont proposées à des associations amies, dont l'objet est l'œuvre de Camus ou d'auteurs qui ont été proches de Camus ; par exemple les Rencontres méditerranéennes – Albert Camus, les Amis de Max Jacob, l'Amitié Henri Bosco. Pour d'autres associations, on procèdera à des échanges de publications ou on proposera des initiatives communes ponctuelles ; par exemple les Amis de Jean Giono ou les Amitiés Internationales André Malraux
- les articles de Wikipédia sur la vie et les œuvres de Camus sont truffés d'inexactitudes ; il serait bon de les corriger et qu'un membre du Conseil se propose de le faire.

- **Point sur les publications**

- l'ancien Bulletin doit être conservé soigneusement : un jeu complet est disponible à la BNF, un autre chez Agnès Spiquel, un autre chez Guy Basset. On va vérifier qu'il y en a un au Centre Albert-Camus à Aix-en-Provence ; il serait bon qu'il y en ait également dans une ou deux bibliothèques. On va enfin entreprendre sa numérisation complète.
- les principes de l'articulation entre *Chroniques camusiennes* et *Présence d'Albert Camus*, et des deux publications avec le site de la SEC, apparaissent de plus en plus clairement.
- le n° 1 de *Présence d'Albert Camus* a reçu un accueil très positif, malgré ses imperfections matérielles. Sa diffusion au-delà des adhérents pose problème : achat par les bibliothèques en France et à l'étranger (un dispositif va être mis en place pour une sorte d'abonnement) ; vente au numéro en librairie ou lors de manifestations.
- le comité de rédaction commence à bien fonctionner : chaque texte est relu par deux de ses membres. Vu la lourdeur du travail, il est d'ailleurs nécessaire de l'étoffer.

- **Projets 2011-2013**

- en 2011, colloque Camus à Saint-Domingue (voir ci-dessous)
- en 2012, colloque à Bonn organisé par Brigitte Sändig ; en mai, colloque dans le Vaucluse pour la clôture de l'entreprise de Vincent Siano : entre 2010 et 2012, monter tout le théâtre de Camus avec des jeunes (voir ci-dessous)
- en 2013, des contacts seront pris avec la Délégation aux célébrations nationales, qui inscrira sans doute le centenaire de la naissance de Camus dans les célébrations 2013 ; des relations sont engagées par Anne Prouteau avec Francine Figuière pour une éventuelle manifestation au centre Pompidou
- projet d'un colloque à Cerisy du 17 au 24 août, « Camus l'artiste », organisé par Agnès Spiquel, Anne Prouteau et Sophie Bastien ; en mai, colloque à Saint-Pétersbourg, organisé par Serguei Fokine.

Le Conseil d'Administration ayant décidé d'arrêter les comptes en fin d'année civile, les Assemblées générales de la SEC auront désormais dans les premières semaines de l'année suivante. Donc

l'Assemblée générale 2011 aura lieu le 4 février 2012

Elle sera suivie d'une demi-journée d'études, organisée par Marie-Thérèse Blondeau.

Le n° 2 de *Présence d'Albert Camus* est sorti en avril. Tous les adhérents à jour de leur cotisation l'ont normalement reçu ; si ce n'est pas le cas, dites-le nous (agnes@spiquel.net) et nous vous l'enverrons. Si vous souhaitez acheter un ou plusieurs autres exemplaires, demandez-les nous.

Il est encore temps de payer votre cotisation 2011... Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro. La Société des Études Camusiennes a besoin de ressources pour continuer à développer ses activités.

Activités de la section japonaise

La section japonaise de la Société des Études Camusiennes a tenu sa **52^e réunion**, le 28 mai 2011 à l'Université Hitotsubashi (Tokyo).

Deux communications ont été présentées à cette réunion :

- Hiroyuki TAKATSUKA : « Des problèmes de chronologie du Cahier I des *Carnets* et *La Mort heureuse* »
- Yosei MATSUMOTO : « Camus, un Français d'Algérie - le rêve de la coexistence avec les Arabes dans *Le Premier Homme* »

Elle vient également de publier le n° 10 de sa revue, *Études camusiennes*, numéro spécial consacré aux Actes de la XX^e Rencontre Internationale de Dokkyo, « Albert Camus : le sens du présent » (novembre 2010). Ce volume de 192 pages, entièrement en français, présente l'ensemble des textes du passionnant colloque que nous avons vécu : 11 communications, 2 conférences, une table ronde avec 4 participants.

Félicitation aux artisans de cette belle publication, qui intervient quelques mois seulement après le colloque, et malgré les drames au Japon...

Au café Procope

Le 28 mai 2011, Antoine Garapon a proposé une relecture de *La Peste* de Camus sous l'angle de l'opposition du risque et de la catastrophe : le risque renvoie à la peur (mais c'est ce que l'on prévoit et contre quoi l'on se prémunit par exemple par des assurances) ; la soudaineté caractérise la catastrophe (celle-ci est surgissement non prévu de l'événement mais en même temps ce que l'on annonce et que l'on tente d'éviter). L'épidémie appartient à la catastrophe et détruit l'ordre existant ; comment alors faire respecter la justice quand tout le monde meurt ou risque de mourir ?

Ce très bel exposé fut suivi d'une discussion ouverte au cours de laquelle fut évoquée à plusieurs reprises la nouvelle « L'Hôte » qui pose également le problème de la justice.

M.-T. BLONDEAU et M. WEYEMBERGH

Activités camusiennes¹

[à l'étranger]

➤ Colloque à Saint-Domingue (République dominicaine) du 20 au 22 juin 2011 : « Camus de l'homme à l'œuvre, les sentiers de la liberté »

Colloque organisé par la Fondation « Démocratie et développement » dans son Centre d'études de la civilisation française et de la francophonie (FUNGLODE, centre de recherches qui organise régulièrement des congrès et des colloques sur la pensée universelle face aux défis du XXI^e siècle).

Responsable du colloque : Delia BLANCO, docteur de l'Université Paris IV Sorbonne, écrivain, enseignante, ambassadeur de la francophonie au Ministère des Affaires Étrangères.

Avec la participation de

- Sophie Bastien, maître de conférences : « L'esthétique dans le théâtre de Camus »
- Delia Blanco, enseignante et écrivain : « *Noces* et *L'Été* : une allégorie existentielle »
- David Camus, écrivain, petit-fils d'Albert Camus : « La liberté du nom »
- Reynaldo Espinal, philosophe et historien : « Albert Camus : les défis de sa pensée dans *Le Mythe de Sisyphes* et *L'Étranger* »
- Tonka Nacidit, poétesse et critique littéraire : « Camus face à ses spectateurs : *L'État de siège* et *Les Justes* »
- Christophe Paradas, psychanalyste et écrivain : « Les liens de l'enfance avec l'œuvre de Camus »
- Pierre-Louis Rey, professeur à l'université Paris3 : « À propos de *L'Homme révolté* »

Ce colloque s'adresse à un vaste public, étudiant et universitaire. À la fin de chaque journée, un café philo permettra un échange ouvert et spontané entre les intervenants et les participants.

Dans un esprit académique et pédagogique, il s'agit avant tout d'inviter les nouvelles générations à mieux connaître la pensée camusienne dans tous ses aspects qui interrogent la responsabilité et la liberté. Le colloque permettra de replacer la pensée de Camus et son importance face aux défis et aux drames qui ont marqué la fin du XX^e siècle et ce début du XXI^e.

Des séances seront animées par des acteurs professionnels du Conservatoire et de l'École d'art dramatique qui feront des mises en scènes et des lectures de textes choisis de Camus.

➤ *Les Esprits* : représentation théâtrale à l'université de Sheffield (Angleterre) du 16 au 18 mars 2011

Le département de français à l'université de Sheffield a su garder vivante une tradition selon laquelle les professeurs et les étudiants travaillent ensemble pour monter régulièrement des spectacles en langue française. Au cours des années on a vu passer sur la scène de notre 'Drama Studio' des pièces de Molière, d'Anouilh, de Beaumarchais, de Jarry, de Marivaux, de Tardieu, et j'en passe. En 2009 *Les Justes* de Camus avait connu un grand succès. Le travail que j'avais fait pour préparer l'édition critique des *Esprits* qui figure dans le volume 3 des *Œuvres complètes* m'a donné grande envie de monter cette pièce. L'œuvre de Larivey, on le sait, nous mène aux sources du théâtre italien et de la comédie latine qui ont alimenté un grand courant comique du XVII^e siècle en France; la pièce a donc un grand intérêt pédagogique qui vient s'ajouter à ses

¹ Cette liste non exhaustive reprend les activités qui ont été signalées à la SEC.

qualités proprement scéniques.

Il est de fait que les départements de français au Royaume-uni sont peuplés majoritairement de jeunes femmes, et la pièce de Larivey, surtout après être passée par les mains d'Albert Camus, ne compte qu'un seul personnage féminin – Féliciane, laquelle ne parle pas du tout. Que faire ? Jouer en travesti ? Que non ; nous nous sommes autorisés de l'histoire de cette pièce pour modifier quelque peu la *dramatis personae*. Au dix-neuvième siècle Pierre Jannet avait fait remarquer que souvent Larivey « supprimait [...] des rôles, surtout des rôles de femmes » (OC III, p. 1306) ; il nous a paru loisible de revenir sur cette stratégie. Notant que Larivey avait fait disparaître « Livia, schiava del Ruffo », nous avons décidé de restituer cette présence féminine. Sachant d'autre part que Molière avait emprunté à la pièce de Larivey le monologue de *L'Avare*, nous nous sommes crus fondés à emprunter à Molière le nom de Frosine, qui dans notre spectacle assume le dialogue de Ruffin. Pour sceller cette transformation, nous avons glissé dans la première scène entre Séverin et notre Frosine l'échange célèbre entre la « femme d'intrigue » et Harpagon. Mais ce n'est pas tout : Camus pour sa part avait sacrifié « Pasquette, servante dont le rôle faisait double emploi avec Frontin » (OC III, p. 1307) ; nous avons pris la liberté de faire nettement de Frontin une servante, désormais baptisée Frontine. De là à métamorphoser le sorcier Josse en une *sorcière* il n'y avait qu'un pas, que nous n'avons pas hésité à faire ; et sur notre lancée Gérard, père de Féliciane, s'est vu transformer en Madame Gérard, femme de tête modelée sur Mme Thatcher. Rappelons que Camus avait bien recommandé à ses amis du Théâtre de l'Équipe d'introduire « quelques personnages féminins à volonté » (OC III, p. 510)...

Défigurer le texte ? déformer la pièce ? Loin de là : à notre grande satisfaction nous avons constaté au cours des répétitions que cette réinvention des personnages contribuait à donner à l'action un dynamisme authentique et un piquant tout particulier. Désormais ce sont les femmes qui mènent le jeu, et entre leurs mains les deux pères, Séverin et Hilaire, ainsi que Fortuné et Urbain, leurs fils respectifs, – sans être des marionnettes, pourtant – jouent une comédie à deux dimensions où *l'odor di femina* se fait sentir d'une manière savoureuse. Eleanor Hodgson a su créer une Frontine d'une agilité remarquable : la souplesse prodigieuse de son jeu a contribué à donner un rythme endiablé – c'est le cas de le dire ! – à ses interventions et aux *quiproquos* qu'elle engendre à foison. Par ailleurs on a vu se développer une belle rivalité de femmes entre elle et Frosine, jouée admirablement par Cathie Wright, qui, ballottée entre flagornerie, fourberie et fureur, commence par un jeu de sourd et finit par s'attirer les vociférations de la mère de Féliciane.

Aucun de nos comédiens n'était francophone d'origine : tous avaient appris le français comme langue étrangère. Néanmoins, les personnages principaux ont excellé par leur débit naturel, enjoué, parfaitement à même de donner vie à la fantaisie légère des dialogues. Ceci est surtout vrai de Mark Chapman, qui a campé un Séverin propre à déchaîner les rires. Ce genre de spectacle nécessite un talent très particulier et une sorte de complicité que Mark Chapman a su habilement entretenir avec le public. En même temps il nous a fait bien sentir que ce personnage n'est pas sans profondeur et qu'il est « déjà poussé vers la comédie de caractère », comme le signale Camus (OC III, p. 465).

En somme, il s'agissait de remonter aux sources mêmes de l'art comique afin de faire revivre la gaîté d'une succession de scènes désopilantes et de situations cocasses. Grâce à la présence parmi nous de Vincent Siano, directeur du TRAC, venu aimablement de Beaumes-de-Venise pour nous prodiguer ses conseils, nos comédiens ont réussi à faire ressortir « la richesse et les inventions de cette jolie comédie » (OC III, p. 466). Se familiarisant avec la *commedia dell'arte*, dans un travail d'équipe si cher à Camus, tous ont su déployer l'art du mime et la facétie et tous ont participé à la série des pantomimes. La chorégraphie est importante dans la mise en scène des *Esprits*, et nous avons eu la chance d'avoir dans notre troupe Laura Sturtivant, professeur de danse, qui a réglé les ballets des diables tout en tenant le rôle de Féliciane, « présence à la fois ingénue et perverse autour de laquelle s'agitent les valets, les amoureux, les grotesques » (OC III, p. 1310). On comprenait pourquoi cet emploi de la scène italienne s'appelait jadis du beau nom de « ravissante ».

Ici la comédie ne dérive pas seulement des situations et des drôleries ; la pièce doit captiver aussi par le mouvement qui l'anime, l'allure variée de ses pantomimes et ses ballets. Ces *Esprits*, nous avons voulu surtout nous amuser « à les réveiller, à les rafraîchir et à les faire passer sur notre scène », fidèles au précepte de Camus. Il s'agissait bel et bien d'une gageure... et tous les participants s'en sont tirés à leur avantage.

Cette adaptation des *Esprits* a été représentée du 16 au 18 mars 2011, au Drama Studio de l'université de Sheffield, dans la distribution suivante :

Séverin <i>vieil avare</i> :	Mark Chapman
Madame Josse :	Stephanie Wood
Frontine <i>servante de Fortuné</i> :	Eleanor Hodgson
Frosine <i>femme d'intrigue</i> :	Catherine Wright
Fortuné <i>amoureux</i> :	Tom Murray
Hilaire <i>père de Fortuné</i> :	Cameron Davies
Urbain <i>fils de Séverin</i> :	Nathan Buckley
Mme Gérard <i>mère de Féliciane</i> :	Hannah Lee
Féliciane <i>amante d'Urbain</i> :	Laura Sturtivant
Esprits, diables :	Amy Gough, Rebekah Foard

Régisseur: Peter Mason
 Chorégraphie : Laura Sturtevant
 Son, éclairage: Aaron Bohlman, Astrid Morlat
 Accessoires : Petra Knazeova, Laura Thompson
 Costumes : Kat Purvis, Natasha de Silva, Laura Sturtivant, Ivy Love
 Décor : Eabha Doherty, Rachel O'Gorman, Kat Purvis, Hayley Ward, Beth Wright
 Maquillage : Ivy Love, Eabha Doherty, Eilidh Hargreaves
 Publicité : Amy Gough , Rhian Wright, Harriet Sawbridge

Mise en scène : David Walker

(Signalons que les éditions Garnier viennent de faire paraître le premier tome du *Théâtre complet* de Pierre de Larivey. Ce tome comprend les premières *Comédies facétieuses* : *Le Laquais*, *La Veuve*, *Les Esprits*. Luigia Zilli éd., Paris, Garnier, 2011)

➤ ***Caligula* (dans la mise en scène de Stéphane Olivié Bisson) en Algérie les 17 et 19 mai**

La pièce de Camus, avec Bruno Putzulu dans le rôle-titre, jouée en début d'année à l'Athénée Théâtre Louis Jovet à Paris, a été donnée le 17 mai à Bejaia en Kabylie et le 19 mai à la salle Atlas à Alger, dans une production de Avant Seine/Théâtre de Colombes et la Cie Lamberto Maggioranni.

Pour Stéphane Olivié Bisson, « il s'agit de retrouver cette Algérie qui est l'espace tout entier de l'imaginaire et de l'engagement d'Albert Camus [...], mais aussi Alger, la mère de tous ses éblouissements, lieu de son refuge et de sa consolation ».

Dans le numéro daté du 20-21 mai (p. 15) de *La Tribune*, quotidien national algérien, Fodhil Belloul publie un compte rendu de la représentation d'Alger, sous le titre « *Caligula*, les leçons du mal ». Dans le même numéro, on peut lire un entretien très intéressant sur Jean Sénac, auquel a participé Hamid Nacer-Khodja.

Voir <http://www.djazairess.com/fr/author?name=Fodhil+Belloul>

et <http://www.latribune-online.com/suplements/entretien/52256.html>

➤ « **Journée Camus** », organisée par des étudiants de l'Université de Tübingen, le 23 juin 2011

Brigitte Sändig introduira la journée et participera aux débats menés par des historiens, philosophes, sociologues, pédagogues et des spécialistes de la littérature - professeurs et étudiants, tous ensemble. Les étudiants vont également jouer une adaptation de *La Peste*.

➤ **Conférences sur Camus en Espagne**

- dans le cadre de la « Semaine de la francophonie 2011 », organisée par le Gouvernement d'Andorre en collaboration avec l'Alliance andorrano-française et l'Ambassade de France en Andorre, Hélène Rufat-Perelló a donné trois conférences sur Camus, les 23 et 24 mars 2011 : « L'absurde *Étranger* qui se révolte », « Albert Camus : *Le Premier homme* » et « Sur les îles camusiennes de la Méditerranée »
- pour l'inauguration des activités culturelles du Lycée français de Palma de Majorque, Hélène Rufat-Perelló a donné, le 4 mai 2011, une conférence sur « Albert Camus et ses personnages de fiction ».

Projet de colloque pour 2013 aux États-Unis

Jason HERBECK, professeur à l'Université de Boise (Idaho) et responsable de la section nord-américaine de la Société des Études Camusiennes, et Vincent GRÉGOIRE, professeur à Berry College (Georgie), ont en projet un colloque, « Topographie et toponymie dans l'œuvre de Camus », à l'Université de Boise, les 18 et 19 avril 2013.

Des précisions dans le prochain numéro de *Chroniques*.

[en France]

➤ **« Herboriser en feuilletant l'œuvre de Camus », exposition au Centre Albert-Camus, Aix-en-Provence, du 10 juin au 8 octobre 2011**

L'exposition a pour objet d'herboriser en feuilletant, en parcourant les textes originaux de Camus comme on chemine dans la nature ou dans un paysage à la rencontre « des oliviers hirsutes, des raisins translucides, des grosses fleurs sirupeuses, des roses tardives, des kakis dorés, des fougères rouges qui volent ... »

En écho, l'herbier délicieusement aquarellé de Marie-Françoise Delarozière matérialise les descriptions des végétaux sélectionnés dans les textes de Camus.

Les élèves de Première technologique, aménagement paysager du Lycée agricole de Valabre, guidés par leurs enseignants, ont accepté de relever le défi en donnant chair aux plantes que Camus a pris plaisir à observer, à décrire et à peindre.

À portée de ma main, au jardin Boboli, pendaient d'énormes kakis dorés dont la chair éclatée laissait passer un sirop épais. De cette colline légère à ces fruits juteux, de la fraternité secrète qui m'accordait au monde à la faim qui me poussait vers la chair orangée au-dessus de ma main, je saisissais le balancement qui mène certains hommes de l'ascèse à la jouissance et du dépouillement à la profusion dans la volupté. « Noces à Tipasa », OC I, p. 137

Centre Albert Camus, Cour Carrée, Cité du Livre, Bibliothèque Méjanès, 8-10 rue des Allumettes, Aix-en-Provence ; du mardi au samedi de 14 h. à 18 h.

➤ **Activités des « Rencontres Méditerranéennes Albert Camus » en 2011**

- pendant tout l'été, à la mairie de Lourmarin, exposition « Albert Camus, le Temps et l'Histoire » ; ce sera également le thème des Rencontres de l'automne (7-8 octobre 2011)
- conférences de Jean-Louis Meunier : « Camus, "la paix dans la guerre" » au congrès annuel du CTHS, à Perpignan, le 6 mai 2011 ; « Camus et l'Algérie », dans le cadre du Club Richelieu, à Nîmes, le 12 mai 2011.

➤ **Le théâtre de Camus par des jeunes dans le Vaucluse (2010-2012)**

Avec le TRAC (Théâtre Rural d'Animation Culturelle), Vincent Siano a entrepris de faire jouer toutes les pièces de Camus par des jeunes des villages et des quartiers urbains du Vaucluse.

Quatre créations pour retracer le parcours théâtral de Camus.

Après *Les Justes*, au printemps 2010, Vincent Siano a proposé, à l'automne 2010, la création de *Révolte dans les Asturies* : un défi d'envergure pour le TRAC que de ressusciter cette pièce presque jamais jouée !

Au printemps 2011, ce fut *Caligula* suivi de peu par *Le Malentendu*.

Les 13 et 14 mai, le TRAC a donné *Le Malentendu* à Beaumes de Venise (salle Fracasse)

Le dimanche 15 mai, journée Camus avec *les Justes*, *Caligula* et *Le Malentendu*.

Les 3 pièces seront reprises régulièrement en juin et juillet à Beaumes de Venise.

À noter également : *Le Malentendu* au château de Lourmarin le 25 juin, et *Révolte dans les Asturies* place de Lourmarin, le 10 juillet.

Toutes les précisions sur le site du TRAC : www.trac-beaumesdevenise.org

➤ **Rencontres camusiennes à Toulouse, coordonnées par Yves Ramier (anne-yves@wanadoo.fr) :**

- 18 janvier : rencontre
- 23 février : « Camus et son projet de trêve civile en Algérie (1956), entre espoirs et déceptions » (intervenants : Jean-Louis Saint-Ygnan et Christian Lapeyre)
- 13 avril : « Camus, chrétien ? » (intervenants : Jean Sarocchi)
- 20 mai : « La Grâce d'Albert Camus » (intervenants : Jean-Louis Saint-Ygnan)
- 15-16 juin : voyage à Lourmarin et au Centre Albert-Camus à Aix-en-Provence

➤ **Soirée en hommage à Albert Camus, organisée par l'association France Algérie Centre, le 9 avril 2011**

Rencontre à Joué-lès-Tours, animée par Madame Maguelone Hédon, directrice de TV TOURS (qui avait remplacé Bruno Pille, journaliste à *La Nouvelle République*) avec :

- Guy Basset, professeur de philosophie
- Ahmed Koulakssis, écrivain et historien
- Martine Le Coz, écrivain (prix Renaudot 2001) et marraine de l'association France Algérie Centre
- François Vezin, professeur de philosophie

➤ **Colloque à Poitiers, « Camus *hic et nunc* » (actualité de Camus dans le pays de chaque participant), du 26 au 28 mai 2011**

Colloque organisé par Lionel Dubois au Musée Sainte-Croix de Poitiers (manifestation placée sous le patronage de la ville de Poitiers)

http://www.fabula.org/actualites/camus-hic-et-nunc_42949.php

➤ **Lectures de *La Peste* par Francis Huster**

Dans une tournée aux États-Unis (Boston, Washington, New York), le comédien reprend l'adaptation qu'il avait faite du roman de Camus en 1989, et qu'il a déjà présentée plus de sept cents fois à travers le monde.

Dans une interview par Julia Piaton, il souligne « la pureté incroyable du texte », et poursuit : « Au-delà des phrases politiques, presque intellectuellement posées, il y a des phrases d'une fragilité humaine incroyable.

On est transporté par une émotion qui m'évoque la pureté de Charles Trenet ou d'Édith Piaf. Les chansons d'Édith ou l'oratorio qu'est *La Peste* nécessitent qu'on y mette toute son âme.

http://www.franceamerique.com/articles/2011/03/02/francis_huster_a_new_york_pour_la_700eme_representation_de_la_pest.html

Voir également, sur ce spectacle, recueillies par Irène Mosalli, les réactions de Stephen Breyer, qui siège à la Cour suprême des États-Unis depuis 1994, « juge US et camusien pur sucre »

http://www.lorientlejour.com/category/Culture/article/691863/Camus,_le_juge_Breyer_et_Tony_Asseily.htm
1

- **Conférence sur *L'Étranger* à l'Institut Catholique de la Méditerranée (Marseille), par Jean-François Mattéi, professeur de philosophie politique et sociale, le 6 janvier 2011**

- **Conférence *Albert Camus et l'agnosticisme* au Centre Philosophique du Rhône (Centre culturel de Villeurbanne), par Jean-Marie Clarinard, le 15 février 2011**

Dans le cadre d'une série de conférences « Philosophie et religion au XXe siècle »

- **Pierrette Dupoyet joue *L'Étranger*, seule en scène avec des musiciens**

Spectacle créé à Avignon en 2010 ; repris en tournée en 2011 puis à Avignon tous les jours, du 8 au 31 juillet à 11 heures (au Théâtre du Bourg Neuf)

Contributions

➤ « Il y a cinquante ans, la stèle de Tipasa »



Après la disparition d'Albert Camus (le 4 janvier 1960) ses amis se réunissaient souvent, notamment dans la galerie d'art que dirigeait Edmond Charlot. C'est là qu'ils émirent le projet de rendre un hommage à Camus par l'érection d'une stèle à Tipasa. La décision définitive fut prise à Lourmarin par Francine Camus, Jean de Maisonseul, Louis Bénisti et Louis Miquel. Ce dernier reçut mission de trouver à Tipasa l'emplacement qui conviendrait à une telle implantation. Le site choisi était placé sur une ligne joignant le sommet du Mont Chenoua au Tombeau de la Chrétienne. On fit appel au talent de sculpteur de Louis Bénisti pour graver, en caractère romain sur une pierre antique, une phrase de *Noces* : « Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure. » Ce choix eut l'accord de René Char et de Jean Grenier. Camus avait emprunté cette phrase à Saint-Augustin : « La mesure d'aimer, c'est aimer sans mesure. »

L'installation de la stèle fut confiée à Louis Miquel qui l'effectua avec l'aide, tout à fait amicale et désintéressée, de l'entrepreneur Alfred Espert. Son inauguration eut lieu le 29 avril 1961 à une époque particulièrement troublée par la fin de la guerre d'Algérie. À cette émouvante cérémonie assistait un petit groupe d'amis (1) qui, peu de temps auparavant étaient présents à l'inauguration d'un magnifique centre culturel à Orléansville (Chlef aujourd'hui). Ce bâtiment, œuvre des architectes Louis Miquel et Roland Simounet, allait bientôt recevoir le nom de « Centre Culturel Albert Camus » (2).

Jean-Pierre BÉNISTI

<http://www.aurelia-myrrho.com/categorie-0.html>

Texte reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

(1) Il s'agissait de : Louis et Jeanne Miquel, Charles et Alice Poncet, Alfred Espert et sa femme, Jean-Pierre et Jeanne Faure, Roland Simounet, Edmond Charlot, Jean Bossu, Marcel Mauri, Maurice Girard, Edmond Brua, Marcelle Bonnet-Blanchet, Pierre-André et Germaine Emery, Jean et Mireille de Maisonseul, Louis, Solange et Jean-Pierre Bénisti.

(2) Camus s'était intéressé à la construction de ce centre et notamment de son théâtre.

Voir :

Jean-Pierre Bénisti : « Bénisti, Camus et Tipasa », Actes du Colloque d'Alger et Tipasa, avril 2006, *Camus et les lettres algériennes*, sous la direction de Afifa Bererhi, Blida, éditions du Tell, 2007.

Jean-Pierre Bénisti : *La stèle de Tipasa*, Collection Lubenoua, Rousset, éditions de la Bastide, 2010.

Amina Bekkat : *Le Malentendu*, in *Albert Camus, précurseur : Méditerranée d'hier et d'aujourd'hui*, Actes du colloque de Madison, 2006, sous la direction de Alek Baylee Toumi.

http://books.google.fr/books?id=Zk_T5sOFzmAC&pg=PA9&lpg=PA9&dq=Saint+Augustin+aimer+sans+mesure+Camus&sour

Maïssa Bey : *L'ombre d'un homme qui marche au soleil, Réflexions sur Albert Camus*, préface de Catherine Camus, Le Chèvrefeuille étoilé, Montpellier, 2004, réédition, 2006.

Maïssa Bey : « Vous cherchez Camus, il est là-bas ! », *Le Monde*, 5 mai 2006.

http://ddooss.org/libros/768138_sup_liv_060504.pdf

Jean-Pierre Castellani : *De Albert Camus a Maïssa Bey, miradas cruzadas, de una Argelia a otra*

http://bibliotecavirtual.unl.edu.ar:8180/publicaciones/bitstream/1/2229/1/HF_5_6_pag_78_84.pdf

Henri Tincq : « Augustin d'Hippone, un intellectuel engagé devenu "docteur de la grâce" », *Le Monde*, 15 juillet 1999.

http://www.litt-and-co.org/citations_SH/r-z_SH/tincq_st-augustin.htm

- « **Albert Camus. Lire, écrire, des "actions insolites"** » par **Marcelle Mahasela**

Les notions de lecture et d'écriture hantent tout écrivain. L'apprentissage s'en fait généralement à l'école primaire. C'est un événement qui compte dans la vie d'un enfant ; car accéder à la lecture et l'écriture, quand on est petit, c'est faire en quelque sorte un premier pas dans le monde des grands. Jean-Paul Sartre confirme cette perception lorsqu'il écrit dans *Les Mots* : « Le métier d'écrire m'apparut comme une activité de grande personne... »¹². Cet apprentissage qui, a priori, n'a rien d'insolite, peut le devenir selon le milieu d'où l'on est issu. Et si Jean-Paul Sartre peut écrire « Je ne savais pas encore lire mais j'étais assez snob pour exiger d'avoir mes livres »¹², à l'opposé Albert Camus se souvient : *Ils ne pouvaient guère à ce moment rencontrer d'autres livres, pour la raison que peu de gens lisaient dans ce quartier...* (OC IV, p. 890) Et lors d'une interview qu'il accorde à Karl Viggiani, il rappelle : *Personne autour de moi ne savait lire : mesurez-bien cela.* (OC IV, p. 637) Or, il est bien connu que les choses de l'enfance marquent de manière indélébile l'adulte qui se construit. Camus confie à ses *Carnets* en 1935 que le souvenir de l'enfance est comme *une glu qui s'accroche à l'âme* (OC II, p. 795).

Lire à l'école primaire

Dans *Le Premier Homme*, Camus rappelle à plusieurs reprises l'inaccessibilité de sa famille à la lecture et l'écriture :

Chez eux, l'ignorance était encore plus totale. Pour la famille de Jacques, le latin par exemple, était un mot qui n'avait rigoureusement aucun sens. [...] Ni l'image, ni la chose écrite, ni l'information parlée, ni la culture superficielle qui naît de la banale conversation ne les avait atteints. (OC IV, p. 863)

Camus met ce fait en évidence, il l'isole et l'affiche, jusqu'à en faire le thème de l'exergue de son roman inachevé : *À toi qui ne pourras jamais lire ce livre.* (OC IV, p. 741) C'est dire l'importance qu'il accorde à la lecture, lui dont la mère, il est vrai, peut à peine parler et ne sait pas écrire. Olivier Todd la dépeint ainsi : « Cette petite femme aux yeux sombres en partie sourde ne sait ni lire ni écrire. Elle regarde les photos dans

le journal »¹ Quant à Camus, dans *Le Premier Homme*, il fait dire à la mère de Jacques Cormery : *Si encore je savais lire !* (OC IV, p. 786).

L'école et l'apprentissage de la lecture vont, tout à la fois, nourrir le jeune Camus et le séparer de son quartier et de sa vie de famille. Ainsi en atteste ce passage du *Premier Homme* où la mère, parce qu'elle est privée de l'accès à la lecture, se sent étrangère et s'éloigne physiquement de son fils :

Catherine Cormery se penchait par-dessus son épaule. Elle regardait le double rectangle sous la lumière, la rangée régulière des lignes ; elle aussi respirait l'odeur, et parfois elle passait sur la page ses doigts gourds et ridés par l'eau des lessives comme si elle essayait de mieux connaître ce qu'était un livre, d'approcher d'un peu plus près ces signes mystérieux, incompréhensibles pour elle, mais où son fils trouvait si souvent et durant des heures une vie qui lui était inconnue et d'où il revenait avec ce regard qu'il posait sur elle comme sur une étrangère. La main déformée caressait doucement la tête du garçon qui ne réagissait pas, elle soupirait, et puis allait s'asseoir, loin de lui. (OC IV, p. 893)

Le jeune Camus, captivé par ses lectures, ne peut échanger avec sa mère sur leur contenu. Quand il lit un roman d'aventures passionnant, l'enfant Camus a, sans doute, rendez-vous, avant tout, avec lui-même. Et pour lui, comme pour Jacques du *Premier Homme*, son *alter ego*, l'école de la rue Aumerat n'a pas fourni qu'une évasion à la vie de famille. [...] elle nourrissait en eux une faim plus essentielle encore à l'enfant qu'à l'homme et qui est la faim de la découverte. Dans la classe de M. Germain, [...] on les jugeait dignes de découvrir le monde. (OC IV, p. 830)

La lecture à haute voix a compté pour Camus. Son instituteur, Louis Germain, qui apparaît sous le nom de M. Bernard dans le *Premier Homme*, s'appliquait de temps en temps à lire à haute voix *Les Croix de bois* de Dorgelès avec beaucoup d'émotion. Ce roman raconte la première guerre mondiale, cause de la mort du père de Camus. L'enfant n'a pas tout à fait un an quand son père meurt, les souvenirs qu'il en a se sont construits uniquement à partir de ce qu'on lui en a dit :

Pour Jacques, ces lectures lui ouvraient encore les portes de l'exotisme, amis d'un exotisme où la peur et le malheur rôdaient, bien qu'il ne fit jamais de rapprochement, sinon théorique, avec le père qu'il n'avait pas connu. (OC IV, p. 831)

Et lorsque son instituteur lui offre *Les Croix de bois*, c'est pour l'enfant un présent exceptionnel puisque chez lui il n'y a pas de livres :

Jacques reçut un livre couvert de papier brun d'épicerie et sans inscription sur la couverture. Avant même de l'ouvrir, il sut que c'était Les Croix de bois, l'exemplaire même sur lequel M. Bernard faisait la lecture en classe. [...] « Tu as pleuré le dernier jour, tu te souviens ? Depuis ce jour ce livre t'appartient. » (OC IV, p. 832)

Louis Germain présentant des facilités chez cet enfant, issu d'une famille pauvre, où l'on travaille dès la fin de l'école primaire, arrive à convaincre la grand-mère de Camus de le laisser poursuivre ses études. Pour ce faire, il se propose d'aider l'enfant en le préparant au concours des bourses, ce qui résoudrait les problèmes financiers. Camus s'en souviendra. En 1957, lorsqu'il reçoit le prix Nobel de littérature, il dédie le *Discours de Suède* à son instituteur.

Mais le futur prix Nobel de littérature est un enfant comme les autres : ce qui l'intéresse dans les livres qu'il dévore, ce n'est rien d'autre que l'aventure et la part de rêve qu'il y trouve. C'est ainsi qu'il avoue à Carl Viggiani en 1958 : *Les « aventures » me fascinaient. Le genre Robin des bois.* (OC IV, p. 63) Et c'est pourquoi le jeune Camus se consacre à la lecture des albums de *L'Intrépide*,

gros albums de journaux illustrés que lui et ses camarades se repassaient entre eux jusqu'à ce que la couverture cartonnée devînt grise et râpeuse et les pages intérieures cornées et déchirées, [...]. Le goût de l'héroïsme et du panache était sans doute bien fort chez les deux garçons, si l'on en juge par la consommation incroyable qu'ils pouvaient faire des romans

de capes et d'épées, et la facilité avec laquelle ils mêlaient les personnages de Pardaillan à leur vie de tous les jours. (OC IV, p. 889-890)

À cette époque, Michel Zévaco et sa série des *Pardaillan* l'enchantent : *Leur grand auteur était en effet Michel Zévaco, et la Renaissance, surtout italienne, [...] (OC IV, p. 890)*

Lorsque Camus est enfant, pour la plupart des gens qui habitent Belcourt, le livre est un produit insolite. Mais lorsqu'il écrit *Le Premier Homme*, Camus connaît bien le milieu des livres, il en connaît même toute la chaîne puisqu'il est à la fois écrivain, journaliste et directeur de collection. Ce vécu, il l'insère dans les descriptions qu'il propose. Pierre et Jacques, écrit-il, aimaient

les compositions larges avec de grandes marges, où les auteurs et les lecteurs raffinés se complaisent, [...] les pages pleines de petits caractères courant le long de lignes étroitement justifiées, remplies à ras bord de mots et de phrases (OC IV, p. 892)

ou encore :

Chaque livre, en outre, avait une odeur particulière selon le papier où il était imprimé, odeur fine, secrète, [...]. Et chacune de ces odeurs, avant même que la lecture fût commencée, ravissait Jacques dans un autre univers plein de promesses qui commençait déjà d'obscurcir la pièce où il se tenait, de supprimer le quartier lui-même et ses bruits, la ville et le monde entier qui allait disparaître totalement aussitôt la lecture commencée avec une avidité folle, exaltée, qui finissait par jeter l'enfant dans une totale ivresse, dont des ordres répétés n'arrivaient même pas à le tirer. (OC IV, p. 892)

Toutefois, concernant la véracité des faits que narre Camus dans *Le Premier Homme*, il est permis de s'interroger, surtout si on se réfère à ce qu'il écrit dans « L'Énigme », un des essais de *L'Été* :

Les œuvres d'un homme retracent souvent l'histoire de ses nostalgies et de ses tentations, presque jamais sa propre histoire, surtout lorsqu'elles prétendent à être autobiographiques. (OC III, p. 60)

Il semble pourtant que, concernant l'enfance, on puisse se référer au *Premier Homme*...

Lire au lycée

En 1959, Camus écrit dans la préface qu'il rédige à l'occasion de la réédition du texte de Jean Grenier, *Les Îles* :

[...] je voudrais revenir à ce soir où, après avoir ouvert ce petit volume dans la rue, je le refermai aux premières lignes que j'en lus, le serrai contre moi et courus jusqu'à ma chambre pour le dévorer enfin sans témoins. (OC IV, p. 624)

Jeune homme, Camus a bien conscience que sa vie présente et plus encore son avenir étaient au lycée. Ayant réussi le concours des bourses, il entre au lycée Bugeaud. Ce grand lycée d'Alger se situe face à la mer et tourne le dos à la Casbah. «[Le domicile de Camus] était à l'extrême opposé du quartier du lycée et je ne le connaissais pas », se souvient Jean Grenier⁴, son professeur de philosophie. Au début du lycée, « le jeune Camus lisait Jules Verne et Alexandre Dumas », précise Olivier Todd¹ ; au jeune sportif, goal de l'équipe de foot, la devise bien connue des *Trois Mousquetaires* «*Tous pour un, un pour tous* », ne peut que convenir ; elle illustre magnifiquement les conditions qui font que l'on remporte la victoire un soir de match.

Le jeune Camus est un élève vif et quelque peu turbulent. Il met, semble-t-il, autant de plaisir et d'avidité dans le sport que dans la lecture si l'on en juge par ces extraits du *Premier Homme* :

Il importait peu que le livre fût mal écrit et grossièrement composé pourvu qu'il fût clairement écrit et plein de vie violente ; ces livres-là, et eux seuls, leur donnaient leur pâtée de rêves, sur lesquels ils pouvaient ensuite dormir lourdement. (OC IV, p. 892)

La fin du lycée est une période déterminante pour Camus. C'est l'oncle Acault et Jean Grenier, son

professeur de philosophie, qui vont compter dans son accès à la lecture et l'écriture.

À dix-sept ans, Camus contracte la tuberculose ; pour lutter au mieux contre la maladie, il est accueilli chez son oncle Acault, un boucher qui lui procure une nourriture plus riche. Cet oncle possède une belle bibliothèque qu'il met à la disposition du jeune homme :

J'avais seize ans lorsque je rencontrai Gide pour la première fois. Un oncle, qui avait pris en charge une partie de mon éducation, me donnait parfois des livres. Boucher de son état, et bien achalandé, il n'avait de vraie passion que pour la lecture et les idées. [...] j'ai dû ouvrir Les Nourritures terrestres après avoir terminé Lettres de femme ou un volume des Pardaillan. [...] Ces invocations me parurent obscures. [...] Le rendez-vous était manqué. (OC III, p. 881)

En 1930, Camus a dix-sept ans, Grenier lui prête et lui conseille des livres ; leur correspondance l'atteste :

Je suis content aussi de vous avouer que Proust est un très grand écrivain. C'est véritablement un créateur.[...] Laissez-moi vous remercier de votre aide et de vos conseils.²

Et, parmi les livres que Grenier offre à Camus, il y a *La Douleur* d'André de Richaud¹¹, paru en 1931, avec un certain succès. C'est un texte qui va compter pour Camus :

[Il] fut le premier à me parler de ce que je connaissais : une mère, la pauvreté, de beaux soirs dans le ciel. Il dénouait au fond de moi un nœud de liens obscurs, me délivrait d'entraves dont je sentais la gêne sans pouvoir les nommer. [...] Je venais d'apprendre que les livres ne versaient pas seulement l'oubli et la distraction. [...] La Douleur me fit entrevoir le monde de la création, où Gide devait me faire pénétrer. Ici se place ma deuxième rencontre avec lui. (OC III, p. 881-882)

C'est là un changement majeur, un clivage essentiel dans la relation de Camus à la lecture et par conséquent à l'écriture. Maintenant, il peut relire *Les Nourritures terrestres* ; il écrit à Jean Grenier :

Mon goût pour Gide redouble en lisant son journal. N'est-ce pas qu'il est humain ? Je continue aussi à le préférer à tout autre écrivain.²

Le futur auteur vient de découvrir « le jardin de la culture grâce à l'école, aux livres, à ses maîtres, [...] et « si *La Douleur* d'André de Richaud a été un révélateur et lui est apparu comme une autorisation à écrire, la lecture de Gide est capitale comme celle de Malraux, Montherlant – mais aussi de Nietzsche [...] », précise Jacqueline Lévi-Valensi dans l'introduction aux *Œuvres complètes* d'Albert Camus dans La Pléiade (OC I, p. XIX) et c'est d'ailleurs à ce moment-là que le jeune Camus passe de la lecture à l'écriture. Il confie à Jean-Claude Brisville : *J'ai eu envie d'être écrivain vers dix-sept ans, et, en même temps j'ai su obscurément que je le serais. (OC IV, p. 610)*

Naissance de l'écrivain

On a évoqué Jean Grenier qui prête et conseille des livres au jeune Camus, mais Jean Grenier est aussi écrivain, et ses écrits comptent dans la formation de Camus. En 1959, quand son livre *Les Îles* est réédité, l'élève ajoute une préface à l'écrit du maître :

chose, quelqu'un s'agitait en moi, obscurément, et voulait parler. Cette nouvelle naissance, il arrive qu'une simple lecture, ou une conversation, puisse la provoquer chez un être jeune. (OC IV, p. 623)

C'est pourquoi Camus peut écrire dans ses *Carnets* en 1935 : *Je sais que maintenant je vais écrire. [...] Il me faut écrire, comme il me faut nager, parce que mon corps l'exige. (OC II, p. 811)* Car, dit-il lors de sa dernière interview en 1959 : *Le goût des histoires ne mourra qu'avec l'homme lui-même. Ça n'empêche pas d'essayer de trouver toujours de nouvelles manières de raconter... (OC IV, p. 663)*

Ainsi naît l'écrivain qui, en 1932, obtient en classe de khâgne le premier prix de composition française et le deuxième prix de philosophie. Dans ces années-là, il discute et correspond avec ses deux amis, André BÉlamich et Claude de Fréminville à qui il confie :

Je lis Conrad, Thomas Mann, Malebranche, et Claudel. Je travaille l'allemand et je goûte aux sciences. Enfin je me suis donné 4 ans pour écrire l'œuvre que je veux créer (4 ans parce que ma maladie ne m'en donne guère plus).³

Les premiers écrits de Camus datent du début des années 1930. Il a tout juste dix-huit ans quand il écrit dans la revue *Sud* : « La philosophie du siècle » et « Sur la musique ». Dans ce dernier texte, il fait référence à Nietzsche, un de ses auteurs préférés, dont il dit : *C'est une sorte de perpétuelle lutte contre le découragement et c'est ce que nous avons trouvé de plus attirant dans cette figure déjà si étrange.* (OC I, p. 529)

Jean Grenier précise : « Ce qu'il admirait avant tout chez Nietzsche, c'était la lutte contre la douleur physique. [...] Quelques mois avant sa mort, il lut toute la correspondance de Nietzsche. »⁴ En 1944, Camus écrit à Maria Casarès :

[Nietzsche] est le seul homme dont les écrits aient exercé, autrefois, une influence sur moi. Et puis je m'en étais détaché. En ce moment il tombe à pic.¹

Sur la cheminée de l'appartement, rue Chanaleilles, on trouve posée la photo de Nietzsche au dos de laquelle Camus a noté : *Photo de Nietzsche fou [...] Elle est devant moi souvent et pourtant je trouve qu'elle donne du courage.³*

Parallèlement à l'écriture, Camus développe des activités théâtrales. Il adapte des textes qui le touchent et dont il admire les auteurs. Parmi eux Malraux et Gide.

Tout jeune encore et alors qu'il vient de relire *La Tentation de l'Occident*, Camus découvre *La Condition humaine*, prix Goncourt 1933. Il écrit alors un texte, *À propos d'André Malraux, l'Orient et l'Occident*, dans lequel il remarque :

Il arrive que l'orgueil fasse souffrir et la souffrance lui sert d'excuse. Au vrai, elle prouve seulement qu'il faut savoir le dépasser. [...] Le monde de Malraux est un monde d'orgueilleux, je veux dire d'Européens. [...] De ce culte consacré à la personnalité naît l'orgueil. Et c'est cet orgueil qui est la marque de la condition humaine. [...] Il n'y a pas d'issue pour les hommes de Malraux, je n'ose dire pour Malraux lui-même. (OC IV, p. 1333)

De 1936 à 1959, Malraux et Camus se rencontrent à plusieurs reprises. En 1936, Malraux se rend à Alger et Camus adapte son roman *Le Temps du mépris*. Malraux l'encourage par télégramme d'un seul mot : « Joue. ». En 1942, paraît *L'Étranger*. Malraux est un intercesseur impliqué dans la publication. De 1940 à 1944, la Résistance les réunit. En 1959, Malraux est présent à la première des *Possédés* de Dostoïevski adaptés par Camus. Des projets concernant la direction d'un théâtre pour Camus resteront inaboutis puisqu'il meurt en janvier 1960. On pourrait ajouter à cela leur goût commun pour Gide, Dostoïevski, Piero della Francesca, etc. Dans tous les cas, si on ne peut dire qu'André Malraux fut un ami pour Albert Camus, il fut certainement un aîné qui a compté.

En 1938, le Théâtre de l'Équipe dirigé par Camus adapte *Le Retour de l'enfant prodigue* d'André Gide qui remporte un franc succès. À propos de ce texte, Camus précise : *Il était devenu le livre dont je ne parlais pas : la perfection ferme la bouche.* (OC III, p. 881) À la mort de Gide, il note :

Gide a régné ensuite sur ma jeunesse et, ceux qu'une fois au moins on a admirés, comment ne pas leur être toujours reconnaissant de vous avoir hissé jusqu'à ce plus haut point de l'âme ! (OC III, p. 882)

Olivier Todd a sans doute raison quand il écrit : « Deux écrivains servent toujours de balises à la jeunesse de gauche, Malraux, trente-quatre ans, mèche en bataille et blouson de cuir, et Gide, soixante-sept ans, qui paraît plus homme de lettres traditionnel [...] mais n'est pas moins révolté et révolutionnaire. »¹ Et si Camus n'échappe pas à ces deux balises, c'est peut-être parce qu'il est, comme le dit Albérès, « un écrivain sélectif. Il appartient à une lignée, plus qu'à une époque. »⁵ Camus lui-même rappelle dans la préface de *L'Envers et*

l'endroit, en 1958 :

Je ne suis pas aristocrate, ma réponse tient dans ce livre : voici les miens, mes maîtres, ma lignée ; voici, par eux, ce qui me réunit à tous. Et cependant, oui, j'ai besoin d'honneur, parce que je ne suis pas assez grand pour m'en passer ! (OC I, p. 37)

Le cheminement que le jeune homme a parcouru, grâce à ses enseignants et aux écrivains qu'il découvrent et admire, est plein de promesses. Maintenant, on peut dire qu'un écrivain est né.

[à suivre]

Notes :

OC, I, II, III, IV, Albert Camus, *Œuvres complètes*, Gallimard, 2006-2008, « Bibliothèque de la Pléiade ».

1. Olivier Todd, *Albert Camus. Une vie*, Gallimard, 1994.
2. Albert Camus, Jean Grenier, *Correspondance, 1932-1959*, avertissement et notes de Marguerite Dobrenn, Gallimard, 1981.
3. Albert Camus à Claude de Fréminville, *Correspondance*, Fonds Camus, Bibliothèque Méjanes.
4. Jean Grenier, *Souvenirs*, Gallimard, 1968.
5. J. M. Albérès, *Albert Camus dans son siècle : témoin et étranger*, La Table Ronde, février 1960, p. 13.
6. Jacqueline Lévi-Valensi, « Entre La Palisse et Don Quichotte », Actes du colloque de Beauvais, *Camus et le lyrisme*, Textes présentés par A. Spiquel et J. Lévi-Valensi, SEDES, 1997, p. 41.
7. Albert Camus, René Char, *Correspondance, 1949-1959*, édition établie et annotée par Franck Planeille, Gallimard, 2007.
8. « Conversation avec Camus », *Le Papyrus*, n°1, s.d., *La revue des lettres classiques*.
9. Roger Grenier, *Albert Camus, soleil et ombre, Une biographie intellectuelle*, Gallimard, 1987.
10. Préface à la représentation de *Moby Dick* par Albert Camus, Programme du Théâtre Hébertot, [1949].
11. Orphelin de la Grande Guerre comme Camus, André de Richaud a fait des études de droit et philosophie à Aix-en-Provence. Il fut aussi maître d'internat au lycée Mignet et premier boursier du château de Lourmarin.
12. Jean-Paul Sartre, *Les Mots* et autres écrits autobiographiques, Gallimard, 2010, « Bibliothèque de la Pléiade ».
13. Camus rencontre Parain dans les années 1940. Comme Camus, il fait partie du comité de lecture de Gallimard. Ils deviennent amis.

• « L'éthique pure face au système du jugement : *L'Étranger* d'Albert Camus »

Meursault : Figure de la culpabilité absolue ou de l'innocence absolue ?

En définitive, *L'Étranger* d'Albert Camus nous apparaît comme un livre dont l'importance réside dans l'élaboration d'un personnage nouveau : l'homme éthique par opposition aux hommes moraux, personnages de la société dépeints par les écrivains de la littérature antérieure.

Camus nous propose l'image d'un homme ne possédant qu'une valeur, celle de la vie et qu'un seul intérêt, celui de vivre : la seule chose qui ait de l'importance à ces yeux est l'expérience d'exister. Meursault est un homme sans valeurs ni intérêts à défendre, pas même les siens devant la justice humaine ou céleste.

Exister, exister simplement, voilà le seul intérêt et la seule valeur à défendre. Et s'il y a quelque chose de beau dans ce livre, c'est ce cri fait de silences : exister, exister sans donner d'importance à autre chose qu'à cela. Ne donner d'importance qu'aux sensations et aux pensées que l'on vit car là est la seule chose importante, intime, intérieure, égoïste et existentielle.

Camus nous interpelle, il nous dit : n'oublions pas ce qui fait de nous des hommes. Et il y répond : c'est notre expérience existentielle avant tout qui nous rend humains. Et, pour lancer ce message, il lui aura fallu déployer toutes les ressources de son génie de styliste procédant à une épuration du langage : l'outil adéquat était de créer un style minimaliste, une syntaxe pauvre, d'user d'un vocabulaire ordinaire, formant ainsi un récit quasi journalistique empreint de détachement, composé d'une ligne narrative simple à mi-chemin entre le roman et la nouvelle.

On pensait de prime abord Meursault insensible mais en fait il n'en est rien : bien au contraire, son

sentiment est profond et respecte le temps des sensations et des pensées. Au lieu de pleurer et ainsi fauter en ne respectant pas la temporalité de la vie vécue, au lieu de pleurer et ainsi fauter par superficialité car moralement pleurer à l'enterrement de sa mère doit se faire, à la fois pour nous-mêmes mais également devant le regard des autres qui l'exigent tacitement, Meursault, lui, à l'encontre de cette attitude, suit fidèlement son ressenti. Et pour lui, la mort de sa mère a pris du temps à être sentie puis digérée.

C'est le décalage entre les faits et le moment où l'on accuse le coup qui délimite le temps du malaise entre le lecteur et le narrateur, entre les personnages moraux et Meursault, enfin entre lui et la justice divine et celle des hommes.

Meursault a donc vécu le temps nécessaire à la maturation du deuil, à la compréhension sentimentale de la signification de la perte de l'être aimé : aimer, d'amitié ou d'amour, Raymond, Marie ou sa mère, c'est uniquement se rappeler l'autre et y penser, simplement, se rappeler les sensations éprouvées avec lui et y voir, y interpréter comme une sobre complicité faite de regards, de gestes et de silences, que l'on garde précieusement comme de véritables joyaux : les événements qui jalonnent notre vie, notre expérience existentielle. Et s'agissant du meurtre de l'Arabe, celui-ci, nous semble-t-il, n'est pas la preuve de l'insensibilité de Meursault ; au contraire. Ce passage semble posséder deux fonctions : tout d'abord il permet de faire basculer l'histoire dans le monde de la justice et donc de faire enfin se confronter de manière plus radicale Meursault avec la justice, ou plus précisément : l'éthique pure contre le système du jugement.

En second lieu, ce passage du meurtre de l'Arabe est le point où s'opposent deux forces : les sensations contre le système de la délibération, de la décision rationnelle, le tout dans le rapport à l'action. Si le soleil est en effet si puissant et si violent, c'est bien parce qu'il représente le conflit de deux forces: d'un côté, la force des sensations et des affects, qui guident les actions, affects et sensations qui conduisent à une innocence et à des comportements proches de l'état de nature ; et d'un autre côté, la force de la rationalité des actes, par la prise de conscience, par la réflexion, la délibération, la prise de décision, bref tout ce qui devrait permettre de rentrer dans le système du jugement sans heurt possible pour l'individu.

Mais précisément Meursault résiste de toutes ses forces à une telle attitude d'usage de la rationalité, d'où la violence perçue des sensations : les sensations doivent prendre coûte que coûte le pas sur la rationalité ; ainsi c'est donc dans la douleur infligée par le soleil et l'accroissement de son intensité que Meursault puise la force de rester hors de la morale, de rester un homme par delà le système du jugement.

Et au risque d'être paradoxal, dans ce passage Meursault n'a pas fait preuve d'insensibilité, bien au contraire : il a été profondément affecté par ce meurtre ; affecté au sens littéral, dans les sensations qu'il a subies, dans la violence reçue, perçue, du soleil, par la lutte à laquelle cette figure de l'éthique pure s'est livrée pour faire triompher la sensibilité sur la rationalité, pour défendre la sensibilité en elle-même contre le système du jugement.

En définitive, pour toutes ces raisons, Meursault reste un personnage qui ne peut comparaître devant la justice des hommes qu'avec des cris de haine, du mépris et de l'aversion, car il reste cette figure du criminel sans remords ni regrets quels que soient ses actes, en même temps que celle de l'innocent naïf capable de tout sans conscience du bien et du mal.

Mais ce personnage de Camus, sans doute créé par réponse au choc causé par la guerre, aux forces des conflits moraux qu'elle suscitait ainsi qu'aux prises de position pratique et morale qu'elle imposait à tous, aura eu le mérite sur un plan philosophique de nous permettre d'observer quelle pourrait être la singularité de la pratique d'une éthique des sensations pour soi et du fait unique de vivre : réponse artistique de Camus dans cette œuvre se rapprochant de l'attitude de Matisse face à la guerre, imperturbable dans sa composition et le choix de ses thèmes, restant étranger au vacarme assourdissant de la guerre, dans une conception de l'art comme indépendant de la morale.

Thierry MASSET

Groupe d'étude de la philosophie contemporaine - www.gepc.f

Texte reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur

Parutions

[La revue de la Société des Études Camusiennes, *Présence d'Albert Camus*, publie tous les ans une Bibliographie et les comptes rendus des ouvrages consacrés exclusivement à Camus. Sont donc indiquées ici d'autres publications, incluant Camus, ainsi que la liste des ouvrages reçus.]

● Sur Camus

- **Philippe Svandra, « Camus et l'engagement soignant, de l'impuissance à la révolte », *Éthique et santé*, n° de mars 2011, Masson.**

Au-delà de l'actualité commémorative, cet article se propose de montrer combien l'ensemble de l'œuvre de Camus peut parler aujourd'hui aux soignants. Ce sentiment d'impuissance face à l'absurdité de ce monde « déraisonnable » que ne cesse d'évoquer Camus dans ses ouvrages est en effet bien connu de ceux dont la profession les met en contact quotidiennement avec la maladie, la vulnérabilité, la souffrance et la mort. Selon l'auteur, seule la révolte qui refuse aussi bien l'utopie que le nihilisme peut nous permettre d'échapper à cet absurde. À l'image du Docteur Rieux, le héros de *La Peste*, en reconnaissant l'humanité de l'autre, l'activité du soignant nous permet ainsi de conserver toute la nôtre. Ainsi, comme Sisyphe, il est possible d'imaginer le soignant heureux.

● Autour de Camus

- **Philippe Forest, *Le Roman infanticide, Dostoïevski, Faulkner, Camus. Essais sur la littérature et le deuil*, Éditions Cécile Defaut, 2010.**

Les trois premiers chapitres du *Roman infanticide* sont consacrés à Dostoïevski, Faulkner et Camus. Dans les chapitres suivants, Philippe Forest tente de dresser une poétique du deuil et pour cela, il remonte aux fables anciennes, au sacrifice d'Isaac et d'Iphigénie.

Car le deuil évoqué est celui d'un enfant et si l'auteur soutient que « *ce dont on ne peut parler, il faut l'écrire* », c'est parce qu'il y a une dizaine d'années, il a écrit sur la perte de sa fille de quatre ans, morte d'un cancer. Cette perte fut le sujet de ses premiers romans *L'Enfant éternel* et *Toute la nuit*, ainsi que d'un essai écrit dix ans après le drame, *Tous les enfants sauf un*.

L'ouvrage se termine d'ailleurs sur un texte assez court, très émouvant et très personnel dans lequel Philippe Forest change radicalement de ton et de style. Il y évoque en effet en termes simples (« [...] *quel sens cela aurait-il de parler de la mort d'un enfant avec des mots trop difficiles pour qu'un enfant les entende ?* ») l'existence de la mort des enfants. « *La mort d'un enfant est un comble. Je veux dire qu'elle porte à son comble le malheur de mourir qui est le même pour tous* ».

Ce thème du deuil, outre le fait qu'il rejoigne un fait intime, permet à P. Forest d'évoquer la question posée par Bataille de la relation que la littérature entretient avec la question du Mal. Il cite ici Malraux qui, au même titre que Camus, avait été frappé par une phrase des *Frères Karamazov* où Ivan dit : « *Si la volonté divine implique le supplice d'un enfant innocent par une brute, je rends mon billet* ». Ayant prêté le roman à un aumônier, celui-ci lui avait répondu : « *C'est épatant, mais c'est l'éternel problème du Mal ; et pour moi le Mal n'est pas un problème, c'est un mystère...* ».

Or pour Dostoïevski, Faulkner et Camus la mort injuste des enfants constitue le scandale absolu : « *La mort d'un enfant est le scandale où tout s'abîme* ».

Le thème de la mort de l'enfant est très présent dans l'œuvre de Camus. On pense bien entendu au passage de *La Peste* où le fils du juge Othon succombe sous l'œil impuissant de Rieux et du père Paneloux. Mais Philippe Forest montre que ce passage emblématique entretient des liens évidents avec de nombreux autres textes et notamment des textes de théâtre. Ainsi rappelle-t-il que *Le Malentendu* est l'histoire d'un infanticide qui fait écho à l'issue de *L'Etranger*, puisque l'exécution de Meursault aboutit là aussi, par l'évocation du matricide, à la mort du fils.

Les Justes et *Requiem pour une nonne* proposent elles aussi un questionnement sur l'assassinat d'un enfant – geste que refuse de commettre Kaliyev tandis que Nancy n'hésite pas à le commettre. Dans ces deux pièces, la scène devient alors « *une sorte de tribunal, d'espace de délibération où la vie d'un enfant devient l'enjeu même d'un affrontement où se disputent les logiques incompatibles de l'éthique et de la*

politique ».

A la question qu'il pose alors - « *A quoi répond l'obsession d'une telle scène, se répétant d'œuvre en œuvre ?* » -, Forest propose une réponse biographique rappelant que Camus fut orphelin de père et que lui-même a appris à l'âge de dix-sept ans qu'il était condamné par la tuberculose. S'appuyant sur l'hypothèse de Primo Lévi affirmant que « *celui qui survit témoigne au nom de celui qui a péri* », Camus serait « *ce survivant à la pensée interminablement attachée au scandale, à l'injustice qui lui épargnèrent la vie tandis que d'autres individus [...] la perdirent très précocement* ». L'essayiste cite ensuite une page du *Premier Homme*, où Jacques se rend sur la tombe de son père et se rend compte que l'émotion qui l'étreint n'est pas celle du fils devant la tombe de son père « *mais la compassion bouleversée qu'un homme fait ressent devant l'enfant injustement assassiné* ».

Et Forest de conclure que « *toute l'œuvre de Camus dépend ainsi d'une expérience précoce de la mort livrant l'auteur et ses doubles de fiction ([...] Caligula et Meursault) à l'épreuve d'un deuil impossible où se révèle l'absurde de la condition humaine, exposant à la négation nihiliste de la vie par la mise à mort de soi-même ou bien d'autrui mais se constituant également en gage mystérieux des noces extatiques de l'individu avec le monde* ».

Concernant son rapprochement de l'œuvre de Camus avec celles de Dostoïevski et de Faulkner, la thèse de Philippe Forest est que seul Camus a véritablement lu ces deux auteurs et qu'il prend leur parole « *à rebours de [la] signification convenue* ». Selon la doxa en effet, l'œuvre des deux auteurs est entièrement orientée vers la « *révélation de la foi* ». Or Camus ne retient pas cela. Dans *L'Homme révolté*, il « *corrige* » (sic) Dostoïevski et dans sa réécriture de *Requiem* avec le commentaire qui l'accompagne, Camus corrige Faulkner en le soustrayant également « *à l'interprétation religieuse dont ce dernier s'est fait l'otage un peu consentant* ».

De fait, en détournant ces deux œuvres de la lecture rédemptrice qu'elles appellent, Camus semble les rendre « *toutes deux à l'inquiétude profonde qui ouvre en elles ce vertige seul où se tient la vérité : « C'est que la souffrance est un trou. Et que la lumière vient de ce trou »* ». On le voit, avec ses deux lectures, Camus reste donc fidèle à sa pensée qui est que l'injustice et la souffrance ne cesseront jamais d'être un scandale.

Virginie LUPO

Sur cet ouvrage, voir aussi Giovanni Parenzan, « *Expérience du deuil, deuil de l'expérience* », Acta Fabula, dossier critique : <http://www.fabula.org/revue/document6119.php>

Rappelons que Philippe Forest a publié naguère un ouvrage sur Camus (*Camus*, Marabout, 1992) et, plus récemment, un article, "Albert Camus et l'infanticide", dans l'ouvrage coordonné par Dolorès Lyotard, *Albert Camus contemporain* (Presses du Septentrion, 2009) dont nous avons rendu compte dans le n° 1 de *Présence d'Albert Camus* (p. 78-80)

- **Dans son livre *D'autres couleurs*, traduit en français en 2009 (Paris, Gallimard, collection « Du monde entier ») et publié en collection de poche Folio en janvier 2011 (n° 5194) Orhan Pamuk, écrivain turc, Prix Nobel de littérature en 2006, consacre un de ses textes de la rubrique « Les Livres et la lecture » à Albert Camus.**

La provenance exacte de ce texte n'est pas mentionnée mais l'on sait par ailleurs que la traduction américaine en 2006 de *L'Exil et le royaume* est suivie d'une postface d'Orhan Pamuk.

Comme il l'indique ailleurs, cet écrivain né en 1952, doit la lecture de Camus à son père. « *Comme d'autres pères parlaient des pachas ou des grandes figures religieuses, le mien me parlait de Sartre et de Camus (un écrivain avec lequel il avait plus d'affinités) qu'il avait vus lors de ses escapades à Paris et ses histoires ont eu une profonde influence sur moi.* » (p. 33)

Relevons quelques phrases de cet hommage (p.257-261) :

« *Comme Dostoïevski, comme Borges, Albert Camus est un auteur fondamental pour moi* »,

« *J'ai lu presque tout Camus avant Dostoïevski et Borges, à l'âge de dix-huit ans sous l'influence de mon père. Dans les années 1950, quand Gallimard publiait toutes ses œuvres coup sur coup, il les achetait à Paris, ou demandait qu'on les lui apporte à Istanbul. Après les avoir lues avec attention, il aimait en discuter* »,

« *Les paysages dans lesquels Camus situe certains de ses romans [...], l'amour et l'humilité avec lequel il décrit le soleil, les jardins, les rues, le monde ni tout à fait oriental, ni tout à fait occidental où il a passé son*

enfance et sa jeunesse, nous permettaient plus facilement de nous identifier à lui »,
 « Cette superbe nouvelle (*L'Hôte*) montre que la politique n'est pas un engagement librement consenti, mais plutôt quelque chose qui nous tombe dessus par accident et que nous sommes bien obligés d'accepter. Une vision que je partage entièrement... »

Guy BASSET

- **Concilie Bigirimana, *Révolte et résignation dans le roman de l'après-guerre (1945-1953)***, thèse soutenue à l'Université de Limoges en décembre 2009 et mise en ligne

http://www.unilim.fr/theses/2009/lettres/2009limo2007/bigirimana_c.pdf

Un certain nombre de pages, réparties dans la thèse, y concernent *La Peste*.

- **Kathryn Hadley et François Malys, « Sétif, les archives inédites », *Le Point*, 16 septembre 2010.**

Les archives d'un diplomate britannique, John Carvell, consul général britannique à Alger au moment de la répression de mai 1945.

● **Ouvrages reçus**

- **Lea Arrizabalaga, *Le Combat de Camus (1944-1947). L'exigence morale en politique*, Kirographaires, 2011.**

Voir : <http://www.edkiro.fr/le-combat-de-camus.html>

- **Giovanni Sarruso, *Ateismo gnostico e Nostalgia del mondo classico in Albert Camus*, Giacomo Paolino editore, Salerno, 2011.**

Découvrir Camus autrement

- **Sur France-Culture, le 16 avril 2011, à 20 h, diffusion de la pièce radiophonique de Camus, *Les Silences de Paris*** (réalisation : Cédric Aussir) ; cette restitution de la vie dans la capitale pendant l'Occupation avait été diffusée le 30 avril 1949 (voir *OC III*, p. 1143-1160).

- **Exposition à la BNF, « Gallimard 1911-2011 : un siècle d'édition » (mars-juillet 2011)**

Le centenaire de la création des éditions Gallimard a notamment été célébré sous forme d'une exposition à la Bibliothèque Nationale de France (Paris) accompagnée d'un catalogue. Plusieurs documents concernant Camus y ont été présentés.

Un dossier très complet concerne les premières publications de Camus. On y relève une correspondance de Malraux à Gaston Gallimard donnant à deux reprises (27 novembre 1941 et 12 décembre 1941) l'adresse de Camus à Oran, signalant la complémentarité de *L'Étranger* et du *Mythe de Sisyphe* dont les publications ne doivent pas être trop éloignées. Malraux y dit, en incise, à Gallimard, que Camus n'a précédemment rien publié « sauf peut-être une vague plaquette épuisée ». La dernière page du manuscrit de *L'Étranger* qui fait apparaître le travail de corrections, comporte une rature manuscrite corrigeant la date de mai 1940 en celle de février 1941. Figure aussi la fiche de lecture de Jean Paulhan (novembre 1941) et le compte rendu du comité de lecture du 12 novembre 1941. Le dossier de fabrication de *L'Étranger* nous apprend notamment que, publié le 19 mai 1942, quelques semaines après la mise en place de la Commission de contrôle du papier et la censure (1^{er} avril), il ne nécessitait pas de visa de censure, ce qui ne sera pas le cas pour le *Mythe de Sisyphe*. Ce dossier comprend aussi une lettre à l'imprimeur Chantenoy en date du 1^{er} avril 1942 précisant que le tirage du livre serait de 4400 exemplaires, plus 300 pour la presse et que la mention de l'édition devait être modifiée tous les 550 exemplaires. Les bibliophiles sont ainsi désormais prévenus ! L'exposition présente aussi le manuscrit original de Sartre sur « L'explication de *L'Étranger* ». Expédiée du Panelier le 22 septembre 1942, la lettre-carte de Camus à Gaston Gallimard remercie de l'envoi de 5 exemplaires de *L'Étranger* et adresse un projet de prière d'insérer ainsi qu'un texte de bandeau (« Sisyphe ou le bonheur aux Enfers ») pour le *Mythe de Sisyphe*. Simples « suggestions » (« si vous avez mieux n'en tenez pas compte »). L'exposition évoque aussi le rôle de Camus dans les éditions Gallimard. Son nom figure d'ailleurs en seconde position sur une liste manuscrite des « garants de l'attitude de la Librairie Gallimard » pendant l'Occupation, juste après Paulhan et juste avant Salacrou et Malraux. Sur cette liste figurent aussi les noms de Queneau, Sartre et du Père Bruckberger. Extraite des archives Paulhan, une lettre de Camus du 1^{er} décembre 1952 précisera ses conditions de collaboration à la NRF.

L'activité de Camus comme membre du Comité de lecture des éditions, du 2 novembre 1943 au 10 novembre 1959, est rappelée à travers la présentation – reproduite au catalogue – de deux fiches de lecture : la première, plutôt modérée, (datée circa 1943) concerne *Seuls demeurent* de René Char ; la seconde (datée du 20 juillet 1948), le texte de Romain Gary intitulé *Les Rats*.

Enfin six titres de Camus figurent parmi les 50 meilleures ventes relevées en 2010. Juste après *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry – que Camus avait contribué à rapatrier chez Gallimard au lendemain de la guerre – figurent en deuxième place *L'Étranger* avec 10.035.000 exemplaires vendus (dont 32 réimpressions dans la collection Blanche entre 1942 et 1986), et en troisième place *La Peste* avec 6.813.000 exemplaires. Puis viennent *La Chute* (21^e, 2.527.000 exemplaires), *Caligula* (30^e, 1.913.000 ex.), *Les Justes* (40^e, 1.579.000), et enfin *L'Exil et le royaume* (48^e, 1.426.000 ex.).

Relevons enfin l'importance de la lettre de René Char à Gaston Gallimard tenant à faire mémoire d'Albert Camus et de Michel Gallimard le 4 janvier 1962 – deux ans après leur disparition.

Guy BASSET

Exposition du 21 mars au 3 juillet 2011

Catalogue : *Gallimard. 1911-2011. Un siècle d'édition*, sous la direction d'Alban Cerisier et Pascal Fouché, Paris, BNF/ Gallimard, 408 pages - 500 ill. - 49 €

➤ **Jonathan Livernois, Dossier « Le roman selon Albert Camus »**

http://tsar.mcgill.ca/bibliographie/Albert_Camus

Un ensemble – très utile – de citations de Camus concernant le roman.

➤ **Christine Malcor a mis en ligne une généalogie d'Albert Camus, réalisée par ses soins**
<http://dalgerie-djezair.viabloga.com/news/genealogie-d-albert-camus>

➤ **Camus et les révoltes dans le monde arabe (quelques exemples)**

- en février, Médiapart cite un long passage de *L'Homme révolté*, un « très grand livre » pour éclairer les révoltes du Moyen-Orient.
- dans son éditorial de *Ouest-France*, « Révolte, liberté, démocratie », le 6-7 mars, François Régis Hutin cite aussi *L'Homme révolté* : « La révolte incite à la communication, au dialogue. Elle installe une complicité entre les êtres. Elle crée de l'être. [...] La révolte n'est pas la liberté totale. [...] Quand elle entre dans l'Histoire, elle rencontre des contradictions et doit choisir entre violence et non-violence, entre justice et liberté. [...] La révolte devra, à chaque occasion, fixer la limite qui marque la mesure à ne pas dépasser. »
- dans sa chronique des *Échos*, « Quand un peuple se lève », le 19 janvier, Roger-Pol Droit écrit :

« L'énigme de la révolte [...] est bien une question philosophique.

Car le propre de l'insurrection est de paraître aussi bien impossible qu'inéluctable. Avant le point de révolte, elle semble exclue. Après lui, elle se donne pour inévitable. Deux auteurs, de part et d'autre de ce point d'inflexion, s'opposent en symétrie inverse : La Boétie et Camus. Avec *De la servitude volontaire*, le premier a rédigé, en 1578, le plus intelligent et le plus lucidement désespéré des traités de la tyrannie. Il cherche à comprendre « comme il se peut faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelques fois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'ils lui donnent, qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon tant qu'ils ont vouloir de l'endurer ».

Tyran faible qui perdure, peuple puissant qui courbe la nuque : ce casse-tête, Étienne de La Boétie le résout d'une façon qui, à quatre siècles et demi de distance, n'a pas perdu sa puissance explicative ni sa force provocante. Les peuples aiment le joug, pense-t-il. Ils désirent un maître, réclament sa poigne. Bref, ils désirent leur asservissement. L'idée heurte. Elle paraît choquante. Pourtant, quand on voit comment soudain la police, les geôles, les intimidations cessent de fonctionner devant une foule debout, il faut accorder une part de vérité à cette participation des masses à leur propre écrasement.

Mais une part seulement. Sinon, on ne comprend plus comment, parfois, il est encore possible qu'un peuple se lève, refuse de se taire, de souffrir et d'obéir. Ce moment où chacun éprouve, par tout son être, que ça ne peut plus durer, Albert Camus l'a mis exemplairement en lumière, en 1951, dans *L'Homme révolté*. À ses yeux, la révolte n'est pas simplement lassitude, exaspération, patience perdue. Elle trace une frontière, restaure la dignité. Elle instaure surtout des valeurs positives, une représentation de la justice, de la liberté politique ou de l'humanité.

Pour jeter quelque lumière sur ce point opaque qui fait passer du silence à la parole, de la résignation à la résistance, de la passivité à l'action, il faut retenir la formule-clef de Camus : « Je me révolte, donc nous sommes. » Ce qu'engendre la révolte, c'est un sujet collectif. Passent au second plan calculs personnels, états d'âme subjectifs, trajets individuels. Prendre la Bastille ou renverser Ben Ali n'est pas l'affaire d'un seul, ni d'une simple collection d'individus. Ce qui agit ainsi est d'abord une fusion des volontés, une foule solidaire, un sujet de l'histoire, émergeant brusquement de la grisaille prévue pour créer du neuf. »

<http://www.lesechos.fr/opinions/chroniques/0201078562532-quand-un-peuple-se-leve.htm>

- voir aussi la chronique de Najib Refaïf, « L'esprit du temps »

<http://www.lavieeco.com/news/debat-et-chroniques/L-esprit-du-temps-18746.html>

➤ **Ivan Levai, le 13 mars 2011, après la catastrophe au Japon, prend Camus comme fil conducteur de son *Kiosque* sur France-Inter :**

« Est-ce que Kadhafi regarde comme vous et moi les images du Japon meurtri, à la télévision ?

A-t-il oui ou non (puisqu'il lit Montesquieu), imaginé avec Camus, Sisyphe, heureux de soulever son rocher, face à l'absurdité du monde ?

"Il n'y a qu'un monde", écrit Camus. "Le bonheur et l'absurde sont deux fils de la même terre. Ils sont inséparables. Notre univers est farouche et limité. Mais notre destin est une affaire d'homme qui doit être réglée entre les hommes !"

Et l'écrivain, que n'a évidemment pas lu Kadhafi, conclut : " Toute la joie de Sisyphe est là. Son destin lui appartient. Son rocher est sa chose. Il n'y a pas de destin aujourd'hui supérieur au sien. Et l'univers sans maître, ne lui paraît ni stérile, ni fertile ! La lutte suffit à remplir son cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux."

Le Japon, frappé trois fois, comme l'écrit le Journal du dimanche, par le séisme, le tsunami et le danger nucléaire, nous apparaît malheureux, mais il roule sa pierre.

Les Européens, Obama, la ligue arabe, la roulent aussi à leur manière pour empêcher Kadhafi et son fils Seif-al-Islam d'écraser sous les bombes les insurgés mal équipés de Benghazi [...]

Sur la même page du Journal du dimanche, l'écrivain Yves Simon ajoute à l'optimisme raisonnable de Thierry Breton son admiration pour un peuple japonais, habitué au provisoire, à l'éphémère et au fragile.

Ici, écrit-il, on ne pense ni à la flèche, ni à la cible, mais à la politesse qu'il faut avoir, avec l'arc. La flèche n'a pas plus de sens que la vie.

Camus encore, et l'absurdité des destins collectifs et individuels ! »

➤ **Le débat sur Camus continue en Algérie : « Albert Camus : L'Algérie en mai 1945 »**

<http://algeriedemocratie.unblog.fr/2011/01/30/albert-camus-lalgerie-en-mai-1945/>

« Albert Camus est mort en janvier 1960, au moment où l'option de la négociation avec le FLN pour préparer l'indépendance de l'Algérie commençait à être envisagée par le général de Gaulle. On ne sait pas comment il aurait réagi s'il avait vécu en 1960, 1961 et 1962, à un moment où chacun a eu à choisir entre cette acceptation de l'indépendance et l'option du putsch et de l'OAS. Le fait est que, jusqu'à sa mort, il a refusé l'idée d'indépendance de l'Algérie, en considérant que cela signifierait le départ des Européens d'Algérie et donc la mort de « son » Algérie . Après s'être engagé en janvier 1956 en faveur de l'arrêt des violences contre les civils des deux camps ce qui l'a exposé à la haine des extrémistes européens qui l'ont empêché de parvenir à son objectif, il s'est réfugié jusqu'à sa mort dans un silence presque total sur ce sujet. Aurait-il suivi, s'il avait vécu, l'évolution d'amis comme l'écrivain Emmanuel Roblès ou le peintre Jean de Maisonseul en faveur de l'indépendance, ou bien une autre direction ? rien ne permet de l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, les textes qu'il a écrits en mai 1945 pour le journal *Combat* , montrent son estime et sa grande attention aux populations arabes déshéritées, ainsi que sa conviction qu'il s'agit « de faire jouer à leur propos les principes démocratiques que nous réclamons pour nous-mêmes ». Voici des extraits de ces textes [...]. »

Source : www.ldh-toulon.net (publié le 30 janvier 2011)

➤ **Dans son éditorial du *Nouvel Observateur*, le 19 janvier 2011, « Aron, Lévi-Strauss, Camus », Jean Daniel réfléchit sur la position de Raymond Aron par rapport à Israël et la confronte à des positions prises par Lévi-Strauss et par Camus ; il conclut :**

« Les trois s'accordent cependant , pour convenir qu'un peuple ne saurait se délester de ses racines et qu'il peut très bien ressentir des passions contraires à l'idée pure et abstraite de l'universel, fût-il républicain.

Reste, au nom de la vie en commun, l'obligation d'endiguer de telles passions. Aucun peuple, fût-il élu ou victime, n'a de droit particulier. Comme dit Levinas, « on n'est jamais élu que pour l'excellence ». Aron, Camus et Lévi-Strauss auraient été d'accord pour proclamer qu'aucune des singularités qui définissent l'identité d'un groupe ou d'une communauté ne doit s'imposer si elle est contraire au socle commun des valeurs universelles. La façon qu'ils ont eu tous les trois de tempérer à la fin de leurs vies, leur indignation par la découverte de la complexité ne les a pas empêchés de sacrifier les principes. »

<http://jean-daniel.blogs.nouvelobs.com/archive/2011/01/05/aron-levi-strauss-camus.html>

➤ **Sur Camus en Turquie, Marie-Michèle Martinet évoque le témoignage de Demir Özlü**

Elle rappelle l'article, « Isyanci Camus », qu'il a écrit dès novembre 1957 dans le quotidien *Vatan*, où il concluait : « Nous avons beaucoup de choses à apprendre chez Camus. Pour comprendre la capacité de la majorité des gens à se mentir à soi-même, la progression des courants réactionnaires, l'irresponsabilité, la dangereuse expression d'une fidélité étroite à l'intérêt personnel. Dans notre pays, à coup sûr, il faut lire Camus. »

➤ **Ernesto Sábato et Camus**

Le romancier argentin, Ernesto Sábato, est mort le 30 avril. Son premier roman, *El Túnel* (Buenos-Aires, éditions « Sur », 1948) fut salué par Camus (qui l'avait sans doute découvert grâce à Victoria Ocampo) ; il écrivit à l'éditeur : « J'ai admiré sa sécheresse, son intensité, et j'ai conseillé à Gallimard sa traduction en français. J'espère qu'il rencontrera en France le succès qu'il mérite ». Le roman, traduit par Carmen Sangrador, a été publié en 1956 par Gallimard dans la collection de Roger Caillois, « La Croix du Sud ». [Merci à Inès de Cassagne, de Buenos-Aires, pour ses précieux renseignements]

➤ **Une phrase de *La Peste*...**

« Mais la nuit était aussi dans tous les cœurs et les vérités comme les légendes qu'on rapportait au sujet des enterrements n'étaient pas faites pour rassurer nos concitoyens. » (*OC II*, p.153) Pourquoi Alex, un des personnages centraux du roman, a-t-il souligné cette phrase de *La Peste* sur le volume qu'il possédait de la traduction italienne publiée à Milan en 1996. Vous le saurez en lisant *Les Disparus de Monte Angelo*, roman policier (publié en 2007) de Thomas Kanger, auteur suédois. La traduction française de ce roman policier est parue en 2010 (Presses de la Cité, 10/18, coll. « Domaine policier »).

➤ **Le groupe Albert Camus**

C'est ainsi qu'un groupe de diplomates français a signé, le 27 février 2011, sa tribune dans la presse. Il y répond au groupe Marly, qui avait violemment critiqué les orientations de la politique étrangère de la France, et au groupe Rostand, qui avait pris la défense des options de Nicolas Sarkozy. Le groupe Albert Camus dénonce les "prises de position partisans" des deux précédents groupes et réclame un soutien plus ferme de la France à la démocratie et aux droits de l'homme : « Il y a urgence, si nous ne voulons pas disparaître de la scène internationale, à renouer avec la part généreuse de notre histoire et à tenir les promesses inscrites dans notre pacte social. »

➤ **Dans « Caligula » (*le Magazine littéraire*, n° 504, janvier 2011), Christophe Bident évoque la figure de l'empereur romain et ses avatars littéraires, dont celui de Dumas, bien oublié ; il en vient à Camus :**

« Cent ans plus tard arrive notre Caligula. La pièce ou plutôt les pièces de Camus ont suffi à imprimer le nom de l'empereur dans la mémoire de la littérature. Visiblement, Camus prend tout à Suétone : il ignore Dumas, que nous ignorons ainsi définitivement. Camus écrit une première version au début de la Seconde Guerre mondiale. Il n'est pas de loin de s'enchanter, par une sorte de révolte paradoxale, pour ce héros victime d'un monde absurde. Jean Grenier, qui la lit, voit dans ce Caligula un double de Lorenzaccio : c'est en dire la magnificence et la faiblesse. Camus réécrit sa pièce en 1943. Aucun lecteur ne peut en ignorer la portée politique. Le personnage est sombre, et tous ses proches se compromettent. Giorgio Strehler crée la pièce à Genève en 1945. Il a 24 ans, il joue Scipion, ce jeune poète dont Caligula a assassiné le père. Dans la mise en scène de Paul Oetly, à Paris, quelques mois plus tard, c'est Michel Bouquet, 20 ans, qui tient ce rôle. Gérard Philipe, dans le rôle-titre, a 23 ans. C'est son premier triomphe. »

<http://taupinenligne.blogspot.com/2011/01/caligula.html>

➤ **La mort de trois Nobel de littérature : Bergson, Camus, T.S. Elliot. Un 4 janvier pas banal.**

Dans son blog, le 4 janvier 2011, Nicolas Gary souligne qu'à cette date, on peut commémorer la mort de ces trois écrivains (1941, 1960 et 1965) ; ils avaient eu le prix Nobel respectivement en 1927, 1957 et 1948. <http://www.actualitte.com/actualite/23506-mort-nobel-litterature-janvier-relire.htm>

➤ **Dans *Françoise*, biographie de Françoise Giroud (Grasset, 2011), Laure Adler évoque l'arrivée de Camus à *L'Express* en 1955 (p. 139 et suivantes)**

Associations amies

La Société Octave Mirbeau annonce trois publications

- Yannick Lemarié et Pierre Michel, *Dictionnaire Octave Mirbeau*, L'Âge d'Homme – Société Octave Mirbeau
- Octave Mirbeau, *Sébastien Roch*, roman, préface et notes de Pierre Michel, L'Âge d'Homme
- *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 18 : « Études », « Documents », « Témoignages » et « Bibliographie »

Les Amitiés Internationales André Malraux, en collaboration avec l'association « Culture et Patrimoine », ont organisé un colloque, « La Protection patrimoniale d'André Malraux à Frédéric Mitterrand : bilan et perspectives », les 24, 25 et 26 février 2011, à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine à Paris

* * *

Disparitions

● André Rossfelder (1925-2011)

Un faire-part de décès sur internet nous apprend la disparition d'André Rossfelder – qui avait doublé le s de son patronyme (« la publicité n'est pas une bonne chose »). Son nom reste associé à l'« Appel pour une trêve civile », à sa préparation comme à la conférence elle-même, dont il avait donné sa version des faits dans son autobiographie *Le Onzième Commandement* paru chez Gallimard en 1990.

Né le 28 mai 1925 à Oran, il est mort le 8 février 2011 en Californie. Issu d'une famille implantée dans le Chélif depuis 1832, Français d'Algérie de la quatrième génération, il a raconté sa participation à la préparation du débarquement à Alger des forces américaines, le 8 novembre 1942. Il combattit ensuite pour la Libération de la France, notamment dans les Vosges. Après la guerre, professionnellement, il a fait partie de la génération de géologues et d'entrepreneurs qui ont ouvert la voie à la découverte et à l'exploitation industrielle du pétrole en Algérie.

Auteur de plusieurs romans, il était proche des milieux littéraires, notamment d'Emmanuel Roblès. Il raconte dans son autobiographie ses différentes rencontres avec Albert Camus : il l'accompagna notamment en décembre 1952 au début de sa visite dans le sud, jusqu'à Bou-Saada, et il eut l'occasion de le voir et de le recevoir à Alger lors des passages de l'écrivain. Il rappelle qu'il a servi de chauffeur et de conseiller de Camus au moment de l'Appel pour une trêve civile. Il a publié une très longue lettre de Camus du 27 février 1956 dans laquelle celui-ci lui confie son accablement, son déchirement et son impuissance devant l'évolution de la situation en Algérie.

André Rossfelder prit à partir de 1958 des positions extrémistes, s'engageant aux côtés des partisans de l'Algérie française. Il fut ainsi leur porte-parole à Radio-Alger en mai 1958. Il publia aux éditions Baconnier à Alger en 1959, un ouvrage *L'Algérie à bâtir* qui comprenait une « lettre à un ami parisien » qui refusa la révolte des pieds-noirs et qui se tait depuis le 13 mai. Olivier Todd signale que l'auteur lui avait précisé que Camus n'était pas particulièrement visé mais qu'il pensait à un « composite de deux ou trois amis parisiens » qu'il avait perdus depuis le 13 mai 1958². Recherché comme activiste, il se réfugia à Rome de 1961 à 1964, avant de gagner en 1965 les États-Unis où il poursuivit sa carrière de géologue. Condamné à mort par contumace, pour sa participation à l'attentat contre le général de Gaulle au mont Faron (15 août 1964), puis gracié, il ne regagna jamais la France. Certaines biographies donnaient 1979 comme date de sa disparition. Il a confié certains de ses papiers à l'Université de Stanford, Hoover Institution archiv.

Guy BASSET

² Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, Paris, Gallimard, 1996, note 42, p.823.

● **Daniel Darès (1931-2011)**

C'est une grande figure du théâtre qui nous quitte : comédien, producteur, directeur de théâtre, Daniel Darès est mort le 22 avril à l'âge de quatre-vingts ans, des suites d'une embolie pulmonaire.

De son vrai nom Daniel Zadjman, Daniel Darès était né en 1931 et avait été arrêté en juillet 1942 lors de la rafle du Vel d'Hiv.

Toute sa vie fut consacrée au théâtre ; il vivait d'ailleurs dans un appartement situé au-dessus du Théâtre Antoine. Il débute en effet sur les planches dès l'âge de quinze ans comme élève de Charles Dullin ; il suit ensuite les cours de Robert Manuel à la rue Blanche. Il est d'abord comédien et joue aux côtés d'acteurs comme Laurent Terzieff, Sylvia Monfort ou encore Michel Piccoli.

Dans les années 50, il épouse Hélène Bossis, de son vrai nom Henriette Berthe Blanche Berriau, qui disparaît en 2008. Comédienne, elle jouera en 1961 dans la reprise de *Requiem pour une nonne*, mise en scène par Robert Fretel au Théâtre des Mathurins. Elle était la fille de Simone Berriau, directrice du Théâtre Antoine pendant près de quarante ans.

Simone Berriau avait repris le Théâtre Antoine en 1943. Après des débuts quelque peu difficiles, elle fait la rencontre de Jean-Paul Sartre, dont elle montera certaines pièces. Elle créera également des pièces de Luigi Pirandello, de Peter Brook et d'Albert Camus dont *Les Possédés* seront présentés au Théâtre Antoine en 1959.

C'est donc en 1984, après le départ de Simone Berriau, que Daniel Darès et Hélène Bossis prennent les commandes du Théâtre Antoine ; mais Daniel Darès s'était déjà investi dans la gestion et la production de pièces de théâtre aux côtés de Simone Berriau depuis de nombreuses années.

De 1983 à 1986, Daniel Darès a également dirigé la Comédie et le Studio des Champs-Élysées.

Bertrand Blier lui a rendu hommage en parlant de lui comme du « directeur de théâtre idéal » : il connaissait et comprenait parfaitement les auteurs de théâtre. Il était de plus une véritable « Encyclopédie vivante du théâtre, il avait des histoires sur tout le monde, Sartre, Jouvet, Camus, et adorait les raconter ».

Virginie LUPO

Tarifs préférentiels pour les membres de la SEC

Adèle KING, *Camus*, Hauspublishing, coll. « Life and Times », Londres, 2010.

Voir notre compte rendu dans *Présence d'Albert Camus*, n° 2, p. 93.

Voir aussi les recensions très positives dans *World Literature Today* et dans *Times Literary Supplement* sur le site de l'éditeur : <http://www.hauspublishing.com/product/286>

Hauspublishing propose une remise de 20 %.

Vous pouvez commander par internet :

- aller sur le site ci-dessus
- cliquer sur « Buy »
- entrer le code de remise « FOH »
- cliquer sur « Redeem Code »

* * *

Neil FOXLEE, *Albert Camus's « The New Mediterranean Culture. A Text and its Context »*, Peter Lang, Oxford, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Wien, 2010.

Voir notre compte rendu dans *Présence d'Albert Camus*, n° 2, p. 113-114.

Offre spéciale

Les membres de la Société des Etudes Camusiennes bénéficient d'un rabais spécial de 30% en utilisant ce talon du 1 juin jusqu'au 30 juillet 2011.

I order:

copy

Neil Foxlee: *Albert Camus's 'The New Mediterranean Culture'*
ISBN 978-3-0343-0207-4 pb.
sFr. 69.- / €* 47.60 / €** 48.90 / € 44.45 / £ 40.- / US-\$ 68.95

Name

Address

Date / Signature

Invoice Eurocard / MasterCard VISA

Card No.

CVV/CVC

/

Exp. Date

Signature

Peter Lang AG
International Academic Publishers
Moosstrasse 1
Postfach 350
CH-2542 Pieterlen
Switzerland

Bulletin d'adhésion ou de ré-adhésion pour l'année 2011 à la Société des Études Camusiennes

Je, soussigné(e) :

Nom-Prénom :

Profession :

Adresse :

.....

Téléphone :

Adresse électronique :

- verse la somme de : 10 € [étudiant]
 25 € [adhérent]
 plus de 25 € [bienfaiteur]

Mode de règlement :

Chèque (uniquement d'une banque domiciliée en France)

n°..... de la banque :

à l'ordre de la **Société des Études Camusiennes**, que j'adresse à :

Georges Bénicourt - 6 rue de l' Arsenal - 35000 Rennes

Virement sur le compte de la SEC

CODE BANQUE	CODE GUICHET	NUMERO DE COMPTE	CLE RIB
10207	00011	20218917680	18

NOM : ASS. SOctÉ ETUDES CAMUSIENNES

IBAN : FR76 1020 7000 1120 2189 1768 018

SWIFT (BIC) : CCBPFRPPMTG

Carte Bancaire via Paypal sur l'intranet de la SEC

Autre (préciser) :

- accepte que les renseignements ci-dessus figurent sur un annuaire de la SEC

oui oui, sauf : non

- souhaite figurer sur une liste de nouvelles rapides diffusées par mail

oui non

Date et signature :

 (à ne remplir que si vous souhaitez que le trésorier vous adresse un reçu)

Je, soussigné Georges Bénicourt, trésorier, certifie avoir reçu de

NOM..... Prénom.....

la somme de € pour sa cotisation 2011 à la Société des Études Camusiennes.

Date et signature :